

MUSTAPHA

L'ÉGYPTE

En Égypte, j'étais étudiant à l'université, en littérature, je l'ai quittée avant la dernière année. Parallèlement je travaillais comme maître-nageur. Je vivais à la maison avec ma famille, mes frères, mes sœurs. J'avais du travail, mais en Égypte, c'est insuffisant pour vivre, à cause du coût de la vie. Rien n'est possible sans corruption, tout est basé dessus. N'importe quel projet ou initiative, c'est absolument impossible de le mettre en œuvre sans connaître quelqu'un qui va pistonner ou qu'il faut payer. Je sais qu'il y a de la corruption dans tous les pays, mais chez nous elle est incontournable, tout fonctionne comme ça. Ça ne peut pas aller avec la vie à laquelle on aspire.

[Allaa intervient :] « La corruption est engendrée par deux choses différentes. Le manque et l'avidité. Le manque, ce sont les gens qui n'ont pas de quoi nourrir leur famille, dès le 10 du mois ils n'ont plus rien, ils sont obligés de négocier, de recourir à la corruption pour se nourrir et nourrir leur famille. L'avidité ce sont les gens bien installés, les fonctionnaires, qui ont suffisamment pour vivre, mais veulent toujours plus et qui en profitent. Et il faut savoir que l'Égypte est 146^{ème} dans le classement

Les récits : Mustapha

mondial concernant l'éducation, elle est dans les derniers pays. »

On ne demande pas à être riches, juste à vivre normalement, dignement. Ce n'est pas possible là-bas. On n'est pas libres là-bas, en Égypte tu ne peux pas parler, il y a aucune liberté d'expression. Par exemple, si je veux exprimer quelque chose concernant la situation en Égypte, concernant le système ou le pouvoir, et que je l'écris sur mon mur *Facebook*, comme n'importe qui ailleurs, je le paye très cher. Ils peuvent te mettre en prison ou te tuer pour une critique. Tu ne te sens pas digne.

[Allaa :] « La formule magique qu'ils utilisent c'est "Frères Musulmans". N'importe quel opposant dont ils veulent se débarrasser, ils disent "C'est un Frère Musulman", même si ça n'a rien à voir, et ça justifie tout. On peut plus descendre dans la rue et manifester. Depuis que Sissi est au pouvoir, plus rien n'est possible. »

En Égypte, quand tu termines l'université tu dois aller faire l'armée. C'est pour ça que j'ai arrêté avant la fin. L'armée en Égypte est obligatoire. Ils se basent sur le nombre de garçons et de filles dans une famille pour décider quand tu la fais. Et puis tu n'es pas dispensé si tu as des problèmes de santé qui t'empêcheraient normalement de la faire. Tu dois y aller si tu n'étudies pas ou si tu as fini tes études. Tu ne choisis pas où tu es emmené, les supérieurs ont tout pouvoir sur toi, ils peuvent t'imposer ce qu'ils veulent et t'humilier. Même un simple soldat qui était là avant toi ou qui a un statut spécial pour l'une ou l'autre raison peut exercer un pouvoir sur toi. Il y a des

WELCOME

gens qui restent un an, deux ans, certains trois ans. C'est payé 142 *ginih* par mois [7 €]. Il y a beaucoup de raisons qui font qu'on veut pas aller à l'armée. Ils disent que c'est bon et nécessaire de se mettre au service de la patrie. À la limite, ça ne me poserait pas trop de problèmes, servir la patrie, j'aurais pu le faire. Mais se faire maltraiter par n'importe qui... Non. Ma mère travaille à l'armée, elle aurait pu m'aider, mais elle ne voulait pas me ménager une situation plus facile que les autres. C'est pour ça aussi que je suis parti. Mais honnêtement, maintenant, je me rends compte que j'aurais peut-être dû y aller, ça m'aurait évité la prison ici.

[Allaa :] « Dans le désert souvent à l'armée on est obligé de manger des serpents, il n'y a que ça de disponible. On est pris dans des enjeux politiques compliqués, l'armée envoie des soldats là-bas lorsqu'il y a une opération terroriste ou dite terroriste au Sinaï, pour aller massacrer les gens qui vivent là-bas, des Bédouins. Au Sinaï, l'armée a même fait tuer ses propres soldats en simulant un attentat pour justifier des représailles et la répression de la population. Ça s'est su. On le sait maintenant. »

C'est plus compliqué que ça, j'ai vécu quatre ans là-bas. Enfin voilà, j'ai préféré venir en Europe parce qu'en Égypte, la vie est trop difficile. Il n'y a pas la guerre ouverte, mais tout est dur, économiquement, socialement, politiquement...

J'en pouvais plus de cette vie. Quand on quitte son pays comme ça pour venir ici, c'est pour trouver une vie meilleure, une vie plus digne. On rêve de

Les récits : Mustapha

trouver un vrai travail, de continuer les études... C'est un point que je veux que les gens comprennent : il faut savoir que les gens qui viennent en Europe – pas seulement les Égyptiens ou ceux qui viennent des pays arabes ou d'ailleurs –, il faut vraiment comprendre qu'on ne vient pas juste pour profiter ou faire la fête. En venant on risque gros. J'ai passé beaucoup de temps en mer. J'ai emprunté beaucoup d'argent pour pouvoir venir dans une embarcation qui ne soit pas trop petite ou dangereuse. Mais il y a d'autres personnes qui n'ont pas pu avoir cet argent et qui sont venus dans des conditions terribles. Beaucoup risquent pour leur vie, pour avoir une chance d'avoir un avenir. J'ai beaucoup de dettes. J'ai emprunté cet argent pour pouvoir venir en France. On vient pour quoi ? Pour devenir criminels ? Vraiment ? Jamais je n'aurais j'aurais imaginé qu'on serait considérés comme des criminels et qu'on irait en prison. Chez nous on n'était pas criminels, pourquoi le devenir ici ?

PARIS

Mon premier rêve était d'aller à Paris. Bien sûr je suis arrivé par l'Italie. Le premier jour quand j'ai essayé de passer en France je me suis fait arrêter à Nice et ils m'ont ramené en Italie où j'ai passé cinq mois. J'avais peur de me faire arrêter et je ne trouvais pas de travail. Puis finalement j'ai pu arriver à Paris. Là-bas, bien sûr, il y a du travail dans le bâtiment pour les sans-papiers. Je vivais avec des gens qui faisaient ça. J'ai travaillé comme ça pendant un an et sept mois, dans le bâtiment. Le

WELCOME

problème c'est que je ne suis pas formé. Ceux dont c'est le métier, par exemple des Égyptiens qui avaient travaillé dans le bâtiment, avant, en Égypte, et qui se sont formés, sont embauchés pour faire ce qu'ils savent, ils sont mieux payés, plus du double que nous, et ils nous dirigent. Les jeunes comme moi ou Allaa, c'est pas notre métier, donc on faisait les pires travaux : casser des murs, porter des grosses charges, nettoyer les gravats. On travaillait douze heures sur place, de 8 h à 20 h avec une pause, pour 50 €. Je voulais apprendre, mais ils n'aident pas à apprendre, et c'est du travail à la journée, parfois sur tout un mois tu ne travailles que deux jours, ils t'appellent quand ils ont besoin, tu ne sais jamais si tu vas pouvoir travailler. On est exploités, ils essayent de tirer de nous tout ce qu'ils peuvent, ils demandent plus que ce qu'on est capables de donner. L'argent qui rentre tu le dépenses pour le minimum : le loyer, acheter à manger et à boire, pour les cigarettes, donc tu n'avances pas. Tu n'as pas d'argent pour autre chose et tu n'apprends rien, tu es vraiment coincé.

Si quelqu'un veut faire quelque chose, ce n'est pas possible dans ces conditions. Je ne voyais pas comment je pouvais faire en France à ce moment-là. Je connaissais un Égyptien qui m'a dit : « Tu ne parles pas français, mais tu parles bien anglais, tu devrais aller en Angleterre c'est mieux. Là-bas tu pourras trouver du travail dans la restauration ou les bars. Je demanderai si tu veux quelles sont les possibilités et je te dirai. » Après une semaine, j'ai vu sur *Facebook* qu'il était passé en Angleterre. Je l'ai appelé et il m'a dit que cette discus-

Les récits : Mustapha

sion lui avait donné envie de tenter sa chance et qu'il avait réussi à passer. Je lui ai demandé comment il avait fait. Il m'a dit qu'il y avait un pays à côté de la France, qui s'appelle la Belgique. Moi j'avais jamais entendu parler de ce pays, je ne connaissais pas la Belgique. Il m'a dit que là-bas c'était pratique pour passer en Angleterre. « Il faut y aller en prenant une voiture Porte de la Chapelle qui t'emmène dans un endroit, la Gare du Midi, ça coûte 35 € je crois, ensuite tu demandes Gare du Nord, tu trouveras des Égyptiens là-bas, des Soudanais, des Arabes, beaucoup d'Arabes. Tu demanderas à ce moment-là pour aller en Angleterre. » Il m'a dit : « Je ne peux rien te garantir. Il faut que tu saches que tu seras avec des gens qui dorment dans la rue, qui mangent dans la rue, ce n'est c'est même pas sûr que tu passeras, c'est en fonction des circonstances, c'est toi et ta chance. »

LA BELGIQUE

Après environ une semaine j'y suis allé, jusqu'à la gare du Nord. J'ai vu des Soudanais qui m'ont dit où je pouvais trouver les Égyptiens. Les Égyptiens m'ont dit « on peut essayer de te faire passer », mais pendant dix jours personne n'a voulu me faire passer et me prendre avec lui dans une des voitures. Des rendez-vous étaient donnés, mais personne ne venait.

Après dix jours j'ai été arrêté dans un parc, mis en garde à vue pendant peut-être cinq heures, et on m'a relâché avec un Ordre de Quitter le Territoire sous dix

WELCOME

jours. Puis j'ai parlé avec un homme qui m'a dit « il faut que tu payes pour trouver quelqu'un qui t'emmène ». Avant, tout ce système de paiements, de passeurs, de parkings, je ne connaissais pas. Je ne comprenais pas comment ça marchait. J'ai demandé aux gens concernés, ils m'ont dit : « C'est 800 €. Trouve quelqu'un que tu connais, par exemple là-bas en Angleterre, qui donnera l'argent à quelqu'un d'autre. Comme ça, si tu passes pas, tu pourras récupérer ton argent par cette personne. » Soit-disant que ce système qui passe par d'autres personnes permet de retrouver ton argent si ça marche pas, mais c'est faux.

Quand je suis arrivé en Belgique j'avais 750 ou 800 €. Et après les dix jours passés là, il me restait plus que 350 €. J'ai donc dit à l'homme qui pouvait peut-être me faire passer que je peux donner 300 € maintenant et 500 plus tard. Mais il ne voulait pas, il ne me faisait pas confiance, il voulait les 800 tout de suite. Après deux jours je retourne le voir et je lui dis « Écoute, je ne sais pas quoi faire, là je n'ai j'ai que 300, je ne peux pas passer autrement. » Finalement il m'a pris les 300 € et m'a dit de venir avec lui. On est allés à Anvers. Il était tard, on est partis avec le dernier bus, c'était une longue route. Puis on a marché jusqu'au point d'embarquement, c'était une sorte de forêt où il y avait beaucoup de monde et à chaque fois des véhicules qui prenaient quelques personnes. Finalement tout le monde est monté sauf moi. Celui qui m'avait emmené là m'a dit : « Écoute, c'est pas possible, il y a trop de monde, on réessaye demain. » Le lendemain il ne m'appelle pas, je l'appelle il ne répond pas. Rien

pendant quatre ou cinq jours. Puis il m'appelle pour me dire qu'il va à Calais et de venir là-bas avec lui pour passer depuis Calais.

CALAIS, BRUXELLES, ET LES VILLES DE PASSAGE

Je suis allé à Calais avec lui. Bien sûr je ne connaissais pas le chemin donc je l'ai suivi. On a dormi dans la rue, normal. Et le deuxième jour il m'a fait monter pour la première fois. Au contrôle à Calais, ils ont ouvert la porte, ils m'ont vu, demandé les papiers, « Nom, prénom, où tu vas », puis ils m'ont fait descendre. Une fois lors d'un contrôle ils m'ont demandé si j'avais un papier, n'importe lequel, je leur ai montré l'ordre de quitter le territoire donné par la Belgique, et ils m'ont relâché. Les semaines suivantes, je n'ai pas revu la personne à qui j'avais donné 300 € donc j'ai essayé plusieurs fois avec d'autres, sans succès. Deux semaines plus tard quand il m'a rappelé il disait qu'il avait été malade... On a réessayé avec lui ça n'a pas marché. Au total je suis resté un mois à Calais. Puis il m'a dit : « Je vais à Bruxelles, on peut essayer de là-bas si tu me rejoins. » Quand je le contactais il esquivait, me disait qu'il avait des problèmes à Bruxelles, que c'était compliqué. Ensuite il est allé à Paris. Moi j'étais toujours à la rue, sans rien à manger, ni de quoi prendre une douche. Après un long moment, presque un mois, je l'ai revu, il avait reparu, je l'ai rejoint à Bruges.

Les véhicules partent de Belgique pour aller en Angleterre en passant par des ports comme Calais

WELCOME

ou Dunkerque et parfois il y a un contrôle. Quand on a essayé de passer, à chaque fois j'ai été arrêté lors des contrôles aux ports de Calais et Dunkerque. Parfois il me donnait rendez-vous, mais il n'était pas là. Chaque fois qu'il m'appelait il faisait faux bond, il trouvait des excuses. J'ai fini par trouver un moyen de retourner à Bruxelles, je suis allé au parc Maximilien où il y avait des gens qui hébergeaient. J'ai été avec eux à deux reprises. Une fois chez une dame âgée, l'autre fois chez des femmes plus jeunes. Le week-end je l'ai appelé, j'ai voulu être sympa, lui donner de l'importance, pour qu'il m'aide, vu que je n'avais pas donné assez d'argent et qu'il ne se souciait pas trop de me faire passer. J'étais avec les hébergeuses, et donc je lui ai proposé de venir rester un peu avec nous et il est venu. Je lui ai demandé des explications, il a trouvé des excuses, il disait que c'était compliqué.

La période que j'ai passée en Belgique avant et après Calais, ça faisait environ deux mois en tout. Il ne voulait plus aller à Bruges, il m'a parlé d'un lieu qui était très bien où il y avait moyen de monter et de passer peut-être du premier coup, mais pas tout de suite. Après une semaine il m'a appelé et on est allés à cet endroit, à Wetteren, et c'est là, plus tard, que je me suis fait arrêter. La première fois je suis arrivé à 8 h du matin et il fallait attendre pour monter. C'était lui qui décidait qui montait, quand, dans quel camion. On a attendu longtemps, dans un bâtiment désaffecté où il y avait une sorte de chambre. On est montés puis le conducteur nous a dit de descendre ce soir-là. Finalement on est retournés à Bruxelles. Le deuxième jour il m'a appelé et m'a dit qu'il montait au

Les récits : Mustapha

parking de Bruxelles. Je lui ai dit que je ne pensais pas qu'on pouvait monter à partir de là, que c'était un endroit où il y avait beaucoup de problèmes, trop de monde, et je lui ai demandé si on ne pouvait pas retourner à l'autre lieu. Il a répondu « Peut-être, mais dans deux ou trois jours. » Il m'a rappelé trois jours après pour me proposer d'y aller. On s'est retrouvés et il m'a dit d'attendre jusqu'à 4 h du matin. Quatre personnes ont pu monter, puis il a dit qu'ils ne pouvaient pas faire plus, qu'il y avait trop de monde.

De retour à Bruxelles, chaque jour je l'appelais, il ne me disait rien puis finalement que pour y aller je devais trouver quelqu'un qui a de l'argent et lui dire de venir le voir, sinon je ne monterais pas. Je lui ai dit que j'allais essayer, je pouvais pas faire autrement, sinon il m'aurait lâché. Au bout de quelques jours je lui ai dit que je n'avais trouvé personne. À partir de là il ne m'a plus répondu. Ensuite je l'ai rappelé : « Écoute, j'ai trouvé du monde ; il y a un Algérien et deux Égyptiens. » C'était faux, mais c'était le seul moyen pour qu'il me réponde. Il m'a dit « OK je te rappelle. »

LE 19 OCTOBRE 2017, L'ARRESTATION

Il m'a rappelé le 19 octobre et m'a dit de venir, qu'il y a untel et untel à la Gare du Nord : « Demande-leur où ils sont et viens avec eux. » Je l'ai fait, puis on est allés ensemble à ce parking à Wetteren. Il nous a rejoints avec deux ou trois personnes, on n'était pas beaucoup. Il a fait partir un premier puis un second véhicule, et finalement

WELCOME

il a vu qu'il n'y avait pas d'autre véhicule qui partirait. Pendant qu'il faisait monter d'autres personnes, il m'a demandé de lui passer un sac qui était à terre. Je savais que je n'allais pas partir ce soir-là, il n'y avait plus de véhicule, il était 3 h du matin, je m'étais résigné à ne pas monter. J'avais faim et il faisait froid. Parmi les véhicules il y avait des camions avec des casiers sur le côté où il y a parfois un peu de nourriture. J'ai commencé à les ouvrir pour trouver quelque chose à manger. Tout ce que je raconte là était observé par un policier qui l'a rapporté à mon avocat. Ce soir-là, il y avait Youssef, celui qui devait me faire passer et qui est considéré comme « numéro un » dans cette affaire, puis il y avait Mahmoud et moi. On est retournés dans le bâtiment, j'avais besoin de me laver, il y avait un robinet, j'ai commencé à me laver un peu les jambes, et en levant la tête j'ai vu des policiers, face à moi, sur toute une rangée, qui me braquaient avec des armes et des lumières aveuglantes. Ils ont commencé à me crier quelque chose. J'ai rien compris à part « contrôle ». J'ai compris qu'il ne fallait pas que je bouge, je n'ai même pas remis mes chaussures, j'ai juste levé les bras pour montrer que je coopérais, et là l'un d'entre eux m'a mis un coup et je me suis retrouvé à terre, il a pris mon téléphone et mes papiers, il y avait l'OQT, un papier médical qui datait de l'hôpital de Calais, et un ticket de métro. Ils m'a attaché les bras derrière le dos et parlait en flamand, mais je ne comprenais rien, je n'avais jamais entendu cette langue ; il me frappait à la tête avec sa main et je lui disais que je ne comprenais rien, que je ne comprenais que l'anglais et un petit peu le fran-

Les récits : Mustapha

çais. Finalement il m'a demandé en anglais combien il y avait de gens avec moi. Les policiers étaient rentrés et avaient arrêté tout le monde. Je lui ai dit : « Il y a deux personnes », j'ai demandé à mettre mes chaussures, il a dit de les mettre sans utiliser les mains. Puis il a demandé ce que je faisais là. « Je suis venu parce que j'essaye de passer en Angleterre. » « Est-ce que tu es un voleur ? » J'ai dit « Non, je veux juste aller en Angleterre. » Il m'a demandé combien de personnes j'avais mis dans les voitures. J'ai dit que je n'avais mis personne, je ne comprenais pas. Il m'a fait monter dans le fourgon puis m'a dit de me taire. Il m'avait couvert le visage, je ne voyais rien.

LA GARDE À VUE

Je suis monté dans la voiture de police, on a tous été mis en garde à vue, ils ont pris nos empreintes. Ils avaient arrêté aussi les gens qui étaient à l'intérieur des voitures. Ils nous ont séparés et nous ont laissés longtemps dans des cellules. Je ne comprenais rien, ils ne répondaient pas aux questions. Finalement il y en a un qui m'a dit en anglais que j'étais accusé d'être un passeur, de faire du trafic d'humains, « association de malfaiteurs » et encore d'autres accusations énormes. J'hallucinai d'entendre ça. J'ai voulu en savoir plus, mais il m'a dit d'attendre un traducteur et un avocat, il ne voulait pas m'en dire plus. Finalement ils sont arrivés avec deux policiers. L'avocat était c'était un petit jeune que je n'avais jamais vu. Le policier a fait son interrogatoire, j'avais peur, je ne comprenais pas pourquoi on m'accusait de ça, qu'est-ce

WELCOME

qu'on me reprochait concrètement. On m'a dit que je saurais plus tard. Ils m'ont seulement montré des photos de gens que je ne connaissais pas.

Ils m'ont ramené en cellule, puis dans une autre lieu où j'ai retrouvé Allaa, Youssef et d'autres. J'étais étonné de voir Allaa ici parce que j'avais entendu qu'il était en centre fermé. Je ne le connaissais pas vraiment, de vue seulement, et je n'avais pas son contact. On ne pouvait pas parler, on était surveillés par un policier chacun.

L'INTERROGATOIRE DE LA PROCUREUR

Puis il y a eu un autre interrogatoire avec une femme. Plus tard on m'a dit que c'était la procureure. C'était très particulier, elle me posait une question et quand je répondais elle me disait « tu mens ». À chaque fois que je répondais, « Non tu mens ; tais-toi, arrête de parler », des mots très violents. C'était une manière étrange de mener l'interrogatoire, elle mentionnait les dates de mars et mai 2017 (où j'étais à Paris), et m'accusait d'avoir été passeur ici durant cette période, d'avoir été payé pour faire monter des gens dans un camion frigorifique et qu'ils en sont morts à l'intérieur, que je le savais et que j'ai continué quand même à faire ça et que j'ai envoyé cet argent au pays. J'en revenais pas, j'avais beau lui dire que je n'étais pas à Bruxelles à ce moment-là, qu'elle devait confondre – je m'en souviens bien en plus : je suis arrivé en juillet après le ramadan – mais elle me demandait de prouver que je n'avais rien fait, de prouver que j'étais à Paris à ce moment-là. Je ne pouvais rien prouver évidemment, je travaillais au noir, je

Les récits : Mustapha

n'avais pas de papiers. Je me mettais à crier que je n'y étais pour rien, cette histoire de gens qui étaient morts, je me suis mis à pleurer. Elle m'a dit : « Pas besoin de pleurer ça ne changera rien à l'accusation. »

Pendant ce temps mon avocat ne disait rien, il n'a pas prononcé un mot. Au bout d'un moment elle a dit : « Tu as reçu de l'argent que tu as envoyé à ta famille. » Je m'étais présenté comme Syrien à la première arrestation, parce que le gars avec qui j'étais m'avait fait peur en me disant qu'il ne fallait surtout pas dire que j'étais Égyptien. Je lui ai demandé si elle avait une preuve que j'avais envoyé cet argent, elle a dit « oui ». « Mais où je l'aurais envoyé ? » « Tu sais bien, tu l'as envoyé au pays. » « Quel pays ? » « Fais pas semblant, tu l'as envoyé en Syrie. » C'est là que j'ai compris que j'étais pris dans une affaire qui n'était pas la mienne et que j'allais payer pour quelque chose que je n'avais pas fait. Je lui ai expliqué que je n'avais jamais rien touché ici en Belgique, pas un centime, et encore moins envoyé d'argent. Je suis arrivé ici avec quelques centaines d'euros et j'ai tout perdu. Je n'ai jamais touché d'argent en Belgique. À la fin elle m'a dit que j'étais un individu dangereux pour la société, qu'il fallait que je sois incarcéré à la prison de Dendermonde et que j'allais y passer cinq jours. Et là je me suis tourné vers mon avocat et je lui ai dit : « Mais je suis innocent, je n'ai rien fait, dites quelque chose, je vais passer cinq jours en prison alors que je n'ai rien fait, vous devez me défendre. » Il a dit : « Désolé, je ne peux rien faire, je ne peux rien dire, je ne connais pas ton affaire, je n'ai pas lu ton dossier. »

WELCOME

LA PRISON

On est allés à la prison de Dendermonde. On avait deux heures le matin pour sortir. J'avais été arrêté avec deux autres personnes que je connaissais. Du coup je les ai revues le premier jour à la prison. Ainsi que d'autres personnes que je ne connaissais pas ou peu. Il y avait le Tunisien, Walid, que je ne connaissais pas, il y avait Allaa que j'avais vu longtemps auparavant, que je connaissais de nom, mais avec qui j'étais pas en contact. D'autres personnes aussi. On était donc surpris de se retrouver tous ensemble dans cette affaire alors qu'on ne se connaissait pas vraiment.

Cette situation en prison était dure, on était stressés, on était effrayés. Il y a eu le premier mois qui est difficile. Le deuxième mois était dur. Le troisième mois était aussi difficile. Les gardiens nous traitaient mal. Je leur parlais en anglais, ils répondaient en flamand : « Tu es en pays flamand ici, tu dois parler en flamand. » Je leur disais que je n'ai pas appris cette langue à l'école, je suis ici seulement parce que j'ai été arrêté, je n'y peux rien. Ils étaient très racistes avec nous. Ils avaient clairement un problème avec les Arabes. Ils entendent parler du terrorisme, d'Arabes qui ont commis des crimes, et ils en déduisent que tous les Arabes sont comme ça. Je ne veux pas faire la même chose qu'eux, donc je pense que ce n'est pas le cas de tous les Flamands. Mais ceux-là étaient injustes avec les Arabes et les musulmans. Ils nous accusent d'être des extrémistes qui vont dire de pas faire ceci ou cela. Pour moi tu fais ce que tu veux, ça ne me regarde pas. Ce n'est

Les récits : Mustapha

pas comme les francophones de Bruxelles que j'ai pu rencontrer et qui m'ont pris tel que j'étais, sans a priori ni généralités. Après trois mois, quand on a commencé à travailler dans la prison, les gardiens se sont mis à avoir un comportement plus correct, à nous parler. Au début on aurait vraiment dit qu'ils voulaient nous rendre fous. Je te jure, pendant les premiers mois j'étais certain qu'ils voulaient nous déstabiliser psychologiquement, que l'objectif était vraiment de nous rendre fous. Eux-mêmes sont fous, leur regard, leur manière d'être, ces gens sont vraiment comme possédés. Ils ont besoin de donner des ordres, de rabaisser.

Une des choses qui m'est arrivée, c'est une bagarre avec mon compagnon de cellule. Lorsqu'ils sont arrivés pour nous séparer, je ne pensais pas qu'ils allaient me punir alors que je ne l'avais pas frappé et que lui avait essayé de m'étrangler, qu'il m'avait cogné l'œil, je saignais. Ils nous ont mis au cachot du mercredi au vendredi soir, trois jours. On est sortis au même moment. On a vu le directeur et il a prétendu que le cachot avait duré 48 h. En prison, lorsqu'ils rendent compte d'un problème dans les registres, ils mettent ce qu'ils veulent. Ils font la liste des reproches et ne détaillent pas la punition, ils ont noté que 48 h. Lorsque le directeur nous a demandé de nous expliquer, l'autre avait peur de dire la véritable raison, il a prétendu que je n'avais pas nettoyé la cellule après mon repas et que ça avait déclenché la bagarre. C'était absurde. Ce jour-là je n'avais même pas mangé, j'avais rendu mon plateau. En fait, ce qu'il s'est passé, c'est qu'on était censés être impliqués dans la même affaire

WELCOME

et donc on avait été convoqués par le juge, avec d'autres personnes, mais aucun de nous n'avait le droit de parler, sauf lui, parce que son avocat était absent. Nous c'étaient nos avocats qui parlaient. Avant cette audience on s'était mis d'accord pour qu'il explique certaines choses qui me concernaient aussi. Au moment de l'audience il ne l'a pas fait. Quand on s'est retrouvés je lui ai demandé pourquoi il n'avait pas dit ce qu'on avait convenu. J'ai annoncé que j'allais faire appel pour voir le juge directement et pouvoir lui parler, seul, et lui donner ma version. Il m'a soupçonné de vouloir l'accuser de quelque chose auprès du juge et m'a menacé de mort. « Je vais te tuer si tu m'accuses. » Je lui ai dit qu'il disait n'importe quoi et c'est là qu'il m'a frappé puis essayé de m'étrangler.

Le premier jour en prison, on te dit que tu as droit à un appel téléphonique avec un code. Je n'avais le numéro de personne à part un type, à qui j'ai demandé de contacter des gens que je connaissais. J'ai expliqué ma situation, j'ai demandé de l'aide. J'ai pu rencontrer un nouvel avocat. Il m'a écouté attentivement et m'a dit qu'il pensait pouvoir me sortir de là d'ici trois mois, vu ce que j'expliquais. Pour les visites il fallait envoyer au juge une pièce d'identité et une lettre de motivation, des gens sont venus me rendre visite et m'ont beaucoup aidé. Ce n'est pas rien dans cette situation que quelqu'un vienne te rendre visite en prison quand tu n'as personne, que ta famille est loin. Ils viennent te rassurer, ce sont vraiment des gens bien. Ils m'ont dit « Je suis désolé de ce qui t'arrive, désolé que mon pays fasse ça. » Je ne savais pas comment les remercier. Ils m'ont beaucoup aidé en prison, après la prison, et jusqu'à main-

Les récits : Mustapha

tenant. Et ces gens-là n'iraient pas soutenir des criminels.

En prison je travaillais à laver les douches. Je n'ai pas eu de gros problèmes, mais même sans ça la prison est une expérience très dure. C'est ce que j'ai vécu de plus dur dans toute ma vie. Ça a brisé beaucoup de choses. Beaucoup de choses. On a tous changé après ça, tous ceux qui étaient inculpés dans cette affaire. On a beaucoup appris aussi. Je suis resté neuf mois à Dendermonde. Quand on était à Dendermonde, des gens qui étaient impliqués dans l'affaire, comme Myriam qui est francophone, ont fait en sorte qu'on transfère le dossier à Bruxelles. Bien sûr pour nous en apparence ça ne changeait pas grand-chose. On ne comprenait pas plus le français que le flamand, mais on voyait bien qu'à Dendermonde ils nous méprisaient. On a demandé à être transférés à St-Gilles. On est passés d'une prison à l'autre.

LIBÉRATION CONDITIONNELLE

Au bout d'une semaine, j'ai été convoqué. L'avocat avait fait une demande pour ma mise en liberté conditionnelle. À Dendermonde, le juge avait accepté, mais le procureur avait fait appel. L'appel a eu lieu à Bruxelles. Il y avait trois juges, mon avocat, et pas de traducteur. J'ai demandé pourquoi, l'avocat s'est excusé et m'a dit que si j'en demandais un, ça allait tout retarder, que si je lui faisais confiance, il pouvait me défendre. Je lui ai dit « d'accord je te fais confiance ». Toutes les discussions se passaient en français, je comprenais un petit peu. C'était la première fois que je voyais un juge qui ne

WELCOME

m'envoyait pas de regards hostiles. À Dendermonde il y avait toujours de l'hostilité. À la fin le juge m'a remercié, c'était la première fois que je voyais ça. Je raconte tout ça pour dire qu'au moment où il y a eu la demande de liberté conditionnelle acceptée par le juge, j'ai réalisé que légalement, et depuis le départ, rien ne s'opposait à ma libération. Mais à Dendermonde à cause de cette hostilité, ils ne m'auraient pas laissé sortir.

Parmi les gens qui m'ont aidé il y avait une femme. Elle est venue me visiter après l'audience, c'était une visite d'une heure. Je lui ai expliqué que j'étais préoccupé, que je ne savais pas ce qui allait se passer, ce qui allait m'arriver, comment la demande allait être prise en considération. Puis je suis retourné dans ma cellule, j'avais fait ma prière et j'attendais depuis 30 minutes quand le gardien a frappé, il m'a dit « tu es libéré ». J'ai entendu ce mot, je n'y ai pas cru. Tu sais avec cette affaire qu'ils nous avaient mis sur le dos on avait perdu tout espoir. Lorsqu'il m'a dit « tu es libéré », je n'ai pas compris au début, je lui ai dit : « Est-ce que tu peux ouvrir la porte ? » Il a ouvert. « Prépare tes affaires, tu peux sortir, tu es libéré. » Je l'ai pris dans mes bras, il m'a dit : « Arrête ! Tu n'as pas le droit de faire ça », et on a commencé à discuter. Il m'a demandé d'où je venais, il croyait que j'étais Syrien, je lui ai expliqué que j'étais Égyptien, que j'avais dit au départ que j'étais Syrien pour pas avoir trop d'ennuis. On a parlé en arabe, il était d'origine marocaine. À la fin je lui ai dit « Sache que tu ne me reverras pas ici. » Je n'ai pas pu récupérer mes affaires qui étaient à Dendermonde. Ils avaient juste envoyé 32 €, ce qu'il restait de

Les récits : Mustapha

l'argent gagné avec le travail que j'avais fait là-bas. Une fois dans la rue, tout s'est mélangé dans ma tête, j'étais content et effrayé, confus, perturbé. Je n'avais le numéro de personne. J'ai appelé mes amis et ma famille à qui j'ai tout raconté. Je ne leur avais pas dit que j'étais en prison, ni même que j'étais en Belgique. Ils pensaient que j'étais à Paris. Je leur ai raconté et je me suis excusé de pas les avoir prévenus.

LE PROCÈS

Il y avait deux injonctions contradictoires, d'une part il fallait que je reste à disposition du juge, sans sortir de chez cette femme qui avait accepté de m'héberger, ou alors seulement avec une autorisation et en venant à ses convocations, et d'autre part il y avait la décision de l'Office des Étrangers qui me demandait de quitter l'Europe. J'ai été voir l'avocat pour comprendre cette histoire de décision contradictoire. Il m'a dit : « C'est normal, il faut respecter la décision du juge, il ne faut surtout pas partir et quitter le pays sinon ça pourrait devenir une affaire internationale et ils pourraient avoir l'impression que tu as fui la justice et chercher à te ramener. Il faut respecter les conditions du juge et rester. »

Ensuite j'ai rencontré les gens de la plateforme *Solidarity is not a crime*. J'étais en attente de la décision, pas de travail, pas de logement stable. Pendant ces quatre mois, rien n'a bougé, j'ai commencé à prendre des cours de français, je suis allé à la piscine de temps en temps, je suis allé visiter d'autres villes belges.

WELCOME

Puis il y a eu les trois jours du procès en novembre. C'était très stressant pour moi. Pour la première fois je reparlais devant le juge, il posait des questions, j'étais tendu. Comme on dit en islam, il y a une expression qui dit « le mensonge ne sauve pas », donc j'ai voulu être sincère jusqu'au bout. J'avais déjà été soupçonné, mis en prison, puni. Alors autant dire toute la vérité. Cette justice avait été injuste pour nous. Nous sommes Arabes, sans papiers. On est impuissants, on ne peut rien faire face à ceux qui ont été injustes avec nous, sauf dire la vérité. Notre seule force, c'est celle des faits, de rétablir ce qui est arrivé, de dire notre vérité : que j'ai été emprisonné seulement parce que je n'avais pas d'argent, ce qui m'a emmené à suivre des personnes pour pouvoir passer en Angleterre, parce que je n'avais pas suffisamment d'argent pour passer autrement. C'est ce que j'ai dû faire, c'est pour ça que j'ai été emprisonné. Je suis venu ici pour avoir une chance de passer en Angleterre et d'avoir un avenir meilleur, pas pour causer des problèmes. Maintenant il nous faut attendre la décision du juge le 12 décembre 2018. Je respecterai les décisions de la justice de Bruxelles.

LE TEMPS SUSPENDU

Il y a surtout beaucoup de stress par rapport à l'Office des Étrangers. Nous espérons qu'il nous donne une seconde chance, qu'il nous donne la possibilité de montrer que nous sommes des gens bien, que nous ne sommes pas des criminels. Malgré tout ça j'aime ce pays et les gens

Les récits : Mustapha

que j'y ai rencontrés. Je veux surtout remercier toutes les personnes qui nous ont soutenus, qui nous ont aidés, D. et tous les amis.

Dernière chose, en tant qu'Arabe, en tant que migrant, que l'on vienne de pays en guerre ou de pays comme l'Égypte, qui ne sont pas en guerre, il faut comprendre qu'on ne vient pas là pour créer des problèmes, faire des attentats, voler le travail ou la nourriture des gens, faire plein d'argent ou mettre le chaos, comme j'ai pu l'entendre. On est comme tout le monde, on veut juste une vie digne, comme vous. Bien sûr la culture n'est pas la même, mais on est quand même des êtres humains, on n'est pas des monstres, on a une éducation, on est comme les gens d'ici. Il faut que les gens d'ici sachent qu'on respecte ce pays, ses lois, ses gens. Je sais que c'est une société et une culture autres, et je les respecte. Je suis étranger dans ce pays. Je respecte tout le monde, musulman ou pas. À tous je le dis : « Tu fais ce que tu veux dans ta vie, je fais la mienne et ne blesse personne par mes actes. » Nous sommes humains, nous sommes normaux. Ce n'est pas parce qu'on est nés ailleurs qu'on est des monstres. On veut juste une chance de vivre dignement. Il faut nous laisser cette chance.

Maintenant, depuis plus d'un an avec les mêmes personnes dans cette affaire, je me dis qu'on ne s'est pas connus dans de bonnes conditions ; mais je suis content de les avoir rencontrés. C'est devenu comme une sorte de seconde famille. On a construit une relation avec celles et ceux avec qui on est inculpés dans cette affaire, mais aussi avec tous ceux qui nous ont aidés. Ce n'était

WELCOME

pas facile, mais ils nous ont aidés, par bon cœur, alors qu'ils n'en tiraient aucun profit. Je les aime pour tout ce qu'ils ont fait. C'est ce que j'ai appris, et je souhaite que Dieu me donne l'occasion de rendre à mon tour ces bienfaits, peut-être pas avec les mêmes personnes, mais avec d'autres. Ce qu'ils ont fait c'est simplement de l'humanité. C'est ce qui fait que cette histoire n'est pas que de la perte, du trauma, des choses brisées. On a créé une seconde famille, des connaissances, on a rencontré des gens bien.

Pour ceux qui liront cette histoire sans nous connaître, la chose la plus importante, qu'ils doivent bien comprendre, c'est que ce n'est pas un choix que de se retrouver dans cette situation. Ce n'est pas un vrai choix que de partir, d'abandonner le pays dans lequel on a grandi, d'abandonner sa famille et ses souvenirs sans retour. C'est une contrainte. Pourquoi on viendrait faire quelque chose de mal ici ? Que Dieu éloigne de nous tous tout le mal, on n'a aucun problème avec vous, on ne vous souhaite que de bonnes choses. Je remercie tous les Belges et non Belges. Je n'oublierai jamais les leçons tirées de cette affaire et tous les gens qui m'ont aidé. Que ce soit matériellement ou moralement. Je suis heureux d'avoir connu ces gens et j'ai beaucoup appris d'eux. Merci, merci, merci, merci.